

Les recensions de la boutique

N° 1

Monastère N-D d'Hurtebise

François Sureau

Inigo



François Sureau, « Inigo »,

portrait, Gallimard, 154 pp, 2010.

Ce livre court et dense n'est pas à proprement parler une biographie de saint Ignace de Loyola, mais l'examen serré d'un moment donné de sa vie : celui de sa véritable conversion ou de sa réconciliation avec lui-même à travers ses ambitions, sa séduction, son goût de la guerre, sa propension au perfectionnisme, sa fierté quasi orgueilleuse ou encore son radicalisme.

Car la conversion, même si l'on s'accorde pour reconnaître qu'elle se prépare et qu'elle se déploie, est d'abord un « moment donné » pour le basculement, le retournement en nous de tout ce qu'on avait si bien rangé et organisé. Comme l'émergence soudaine de la sauvagerie dans notre monde poli et policé, ou comme un coup de foudre : la reconnaissance soudaine d'une évidence qui crève les yeux au point de nous rendre aveugle comme soi-disant « l'amour rend aveugle ! ». Une évidence qui ne se laisse pas éclairer parce qu'elle est elle-même lumière, et qui ne se prouve pas vu qu'elle est elle-même probante. D'où sa tendance à susciter des résistances, des réticences. Or, voilà bien à quoi se reconnaît la conversion : elle creuse une brèche en nous et nous met en débat. Dans la conversion, on débat et on se débat sous les coups de boutoir de la liberté qui nous intime de choisir non pas tellement à partir de ce que l'on sait, ce qui s'avère en fin de compte assez confortable, mais pour savoir... ce que bien sûr nous ignorons et qui risque de nous mettre en porte à faux avec le personnage que nous nous étions construit, non sans complaisance, parfois. « *C'est justement parce que la conversion est appel à sortir du caveau des habitudes, écrit Jean-Pierre Manigne (« Solitaire dans la foi ou comment je crois », Bayard, 2011) (...) qu'elle est souffrance, angoisse de l'arrachement. S'aviser alors, ou aviser celui qui se plaint de cet arrachement, qu'il passe d'un état d'enfermement à une heureuse liberté, ne convainc pas toujours.* »

En ce qui concerne Inigo, « tout » tourne autour de deux confessions magistrales et surprenantes. La première, il la fait, faute de prêtre, à un compagnon d'armes navarrais au visage fermé, aux gestes lourds et dont rien ne dit qu'il comprenait sa langue. On est à la veille de la bataille de Pampelune, un peu après la mi-mai 1521 : les Français sont en embuscade, comme un chat devant un trou de souris, et Ignace est de ceux qui ont prêché la résistance, fût-elle désespérée. Durant cette confession, le jeune homme est comme ébloui par une révélation qui va lui blesser l'âme : on n'en finit pas avec la faute, parce que « *la faute commençait avant la faute, dans ce tremblement où se mêlaient la gaieté, l'espoir, la jalousie et le chagrin* » (40). La seconde confession marquante, il la fera une fois que, guéri de la blessure qui l'a cloué au lit des semaines durant après la perte de Pampelune par les Espagnols, durci par la souffrance, édifié par l'exemple de certains de ses proches et par la lecture de livres qui le mettent sur les traces du Christ et de saint François, il décide de tout quitter pour marcher sur un chemin qu'il veut de pauvreté, de grâce, de radicalité évangélique et d'humilité.

Sur ce chemin, il découvre que la foi n'est pas tellement affaire de connaissances théoriques ni d'exploits héroïques que de rencontres, singulièrement la rencontre de Jésus à travers le témoignage de ceux qui l'ont côtoyé et auquel il s'agit de faire confiance aussi. La foi n'est pas une réponse : elle est une question qui nous laisse sans repos. C'est bien là que le bât blesse pour Inigo, car il a besoin, lui – affaire de tempérament, sans doute, et de formation, de culture –, de confirmations, d'autorisations, de reconnaissances... Alors il va chercher, à force de volonté, en marchant et en jeûnant comme un fou, à user les pierres qui lui alourdissent le cœur, les scrupules qui le dévorent et le tiennent éloigné du Dieu invisible qui semble se retirer de sa vie dans la mesure même où il prétend, lui, Inigo, à l'instar de Job, le sommer de lui venir en aide et de le sauver de la nuit qui lui assèche le cœur. Il rencontre alors un confesseur qui trouve les mots qui conviennent, l'invite expressément à croire à la miséricorde du Christ et lui remet « *tous ses péchés, volontaires ou involontaires, connus ou inconnus de lui, visibles ou cachés* » (132) On pensait Ignace tiré enfin de son tourment, et voilà qu'il y plonge pourtant à nouveau, tiré vers le bas et en arrière par ses démons éternels. Il lui faudra encore se battre et se débattre avec l'énergie du désespoir jusqu'à ce que, littéralement vidé, « *Dieu s'empara de son âme* » (...) « *Il n'aurait pas été capable de dire ce qui s'était passé. Quelque chose, plutôt, avait passé. Une brise légère, un geste vif et incompréhensible qui l'avait transformé ; mais, surtout, le silence était venu.* » (133). Libre enfin des miasmes de sa conscience, Inigo allait enfin accéder à la joie parfaite et, ressuscité lui-même, vivre en ressuscitant pour la plus grande gloire du Passant éternel !

Et nous, lecteurs attentifs et de plus en plus sympathiques, comme François Sureau lui-même (dont l'honnêteté intellectuelle, la puissance de suggestion et l'intelligence fine ravissent), nous renouons là avec un des témoins les plus fabuleux de l'évangile, hors de toutes les affabulations toutefois, dont maints discours à son propos nous ont peut-être un peu trop soulés parfois, qui sait ?